50 p

HISTOIRE

DE

LA GUADELOUPE

PAR

VAUCHELET

MONTREUIL-SUR-MER

IMPRIMERIE NOTRE-DAME DES PRÉS

—

1893

DÉDICACE

*C'est à vous, mes chers compatriotes, que j'offre ces deux chapitres de l'*HISTOIRE DE LA GUADELOUPE. *Selon l'accueil qui leur sera fait, je publierai ou non les chapitres suivants.*

Je n'ai pas la prétention de faire une œuvre littéraire : j'ai seulement la satisfaction d'offrir au lecteur le récit de faits strictement historiques.

J'ai puisé partout où j'ai pu : dans les Ministères, aux Archives nationales, dans les diverses bibliothèques, etc. Et je saisis ici l'occasion de remercier ceux qui ont bien voulu faciliter mes recherches.

Mon œuvre est ingrate, pénible ; mais je serais heureux de la mener à bonne fin ; car je la crois utile à mon pays, auquel je voue mes labeurs.

VAUCHELET.

LA GUADELOUPE

CHAPITRE PREMIER.

SA DÉCOUVERTE.

(1493.)

La Guadeloupe fut découverte par Christophe Colomb le 3 novembre 1493.

Parti d'Espagne pour faire son second voyage en Amérique, Christophe Colomb quitta le port de Cadix, une heure avant le lever du soleil, le mercredi 25 septembre 1493, à la tête d'une flotte de dix-sept bâtiments, médiocrement grands, montés de 1500 hommes, tant artisans que gentilshommes, officiers de guerre et soldats. Six jours après il arriva aux Canaries. Il y répara quelques avaries, se ravitailla d'eau et de bois et remit à la voile le 13 octobre.

Après une heureuse traversée, Colomb se trouvait dans la mer des Antilles, et, avec son admirable intuition, que l'on pourrait appeler divine[1], il jugea que la terre ne devait pas être éloignée ; aussi le 2 novembre au soir donna-t-il l'ordre de diminuer la voilure des navires et de surveiller attentivement l'horizon. Il ne se trompait pas, car cette nuit-là même, un peu avant le lever de l'aurore, un pilote du vaisseau amiral cria : *Tenemos tierra !* C'était en effet la terre. Chacun se leva, courut sur le pont et l'on put voir, à l'Ouest, se dessinant dans la brume, une masse noire qui petit à petit prit la forme d'une île montagneuse et boisée. Des hurras la saluèrent et en même temps acclamèrent le grand amiral du monde[2]. C'était un dimanche,

[1] Si l'on en croit l'ouvrage érudit que vient de publier M. l'abbé Casabianca (*Glorification religieuse de Christophe Colomb*. — 1892.) et l'*Histoire de Christophe Colomb* par M. Roselly de Lorgues. — 1856.

[2] Parmi les titres divers accordés à Christophe Colomb par lettres royales du 30 avril 1496 se trouvait celui de *Grand amiral de la mer océane*.

le premier dimanche après la Toussaint ; aussi Colomb nomma cette île *Dominica* (La Dominique) [1].

Avançant toujours, on ne tarda pas à découvrir à la proue des vaisseaux une autre grande île, à 7 ou 8 lieues plus loin, puis à droite

[1] D'après Lacour (*Histoire de la Guadeloupe*. 1er vol., p. 91) et les divers auteurs français qui ont écrit l'histoire de cette colonie ou qui ont eu à en parler, voire même l'auteur anglais W. Robertson (*Histoire de l'Amérique*), Christophe Colomb, à son second voyage, aurait découvert d'abord la petite ile située à l'Est de la Guadeloupe, qu'il appela *Dessada* (Désirade), terre tant désirée ! C'est une erreur, comme celle qui lui a fait donner le nom des *Saintes* au groupe d'ilots, situé au sud de la Guadeloupe, parce qu'il le découvrit le jour de la Toussaint. C est trois jours après cette fête qu'il arriva aux iles du Vent en abordant par la Dominique et non par la Désirade.

Dans son savant ouvrage : *Christophe Colomb, son origine*, etc. (vol. 2, p. 56), M. Henry Harisse dit : « En moins de vingt jours on vit la terre, c'était une île dépourvue de rade et de port (*la Désirade*). Ne pouvant y aborder, Colomb vint débarquer à une île voisine, qu'il appela *la Dominica*. » Que Monsieur Harisse me permette cette critique. Il s'appuie sur le dire d'Oviedo (*Historia Gl., lib. II, cap.* VIII, *tome 1, p. 33*), qui cite la Désirade comme première terre découverte ; mais il se trompe. Cette île n'est d'ailleurs pas voisine de la Dominique, et pour s'en assurer il suffit de jeter les yeux sur la carte des Antilles. On ne débarqua pas non plus à la Dominique.

Nous avons puisé les faits que nous avançons à deux sources authentiques : 1° Lettre du docteur Chanca, qui accompagnait Christophe Colomb, comme médecin, dans ce second voyage, et qui écrit *de visu*. Cette lettre, adressée à la cité de Séville et conservée aux Archives du chapitre de sa cathédrale, est reproduite par Fernandez de Navarrete dans ses «*Relations des 4 voyages entrepris par Christophe Colomb*, etc., traduction française de Chalumeau de Verneuil (3me vol. p. 404 et suiv.) — 2° La *Vie de Christophe Colomb* par Fernand Colomb, son fils, traduction française de Bossi (1re partie, chap. XLIV à XLVII.) Nous suivrons donc ponctuellement la version de ces deux auteurs.

Las Casas (*Historia de las Indias*) et Lucien d'Hura dans son *Histoire des voyages (Christophe Colomb. — Sa vie et ses découvertes. — 2me voyage de Colomb)* adoptèrent également la version du docteur Chanca. Lucien d'Hura nous dit : « Le dimanche 3 novembre, le pilote du vaisseau amiral *Marie Galante* signala la terre ; c'était une île, à ce point couverte d'arbres, que Christophe Colomb, la croyant inhabitée, ne s'y arrêta pas et se contenta de lui donner le nom de Dominique, qu'elle porte aujourd'hui. Il reconnut encore quelques îlots et arriva en face d'une seconde île qu'il baptisa *Marie Galante*, du nom de son vaisseau. »C'est bien, en effet, la route que parcourut Colomb. Découvrant la Dominique, qu'il côtoya en remontant vers le Nord, il laissa à sa gauche les ilots des Saintes et vint mouiller à Marie Galante. De là il se rendit, le lendemain, directement à la Guadeloupe. Il ne passa donc pas près de la Désirade, située plus au nord, à la pointe Est de la Grande Terre (Guadeloupe).

On peut encore s'en convaincre en consultant les cartes de l'époque publiées par Fernandez de Navarrete à l'appui de l'ouvrage déjà cité. On y verra tracée soigneusement la marche que suivit Colomb et qui est conforme à ce que nous venons de dire. Le fait est donc bien avéré.

Les Caraïbes appelaient la Dominique *Oüäitoucoubouli*.

et à environ 4 ou 5 lieues, une troisième moins grande, plate et couverte d'arbres. A mesure que le jour se faisait, d'autres îles, plus ou moins grandes, émergeaient de l'Océan et paraissaient comme autant d'émeraudes ornant la mer bleue des Antilles.

On arriva à la première île, qui semblait déserte ; on chercha un port pour mouiller ; mais après avoir vainement parcouru plusieurs lieues de la côte sans pouvoir en trouver un, on y renonça. Colomb alors ordonna à l'un de ses vaisseaux de mettre le cap sur l'autre grande île située plus loin au Nord-Ouest, pour en chercher un. Et pendant que ce navire exécutait cet ordre, la flotte alla jeter l'ancre devant la petite île plate et verdoyante qu'on voyait à droite et que Colomb appela *Maria Galanda* (Marie Galante), du nom du vaisseau qu'il montait.

Suivi d'une grande partie de son équipage, en habit de fête, Colomb descendit à terre, la bannière royale en main, et prit possession de l'île et de tout l'archipel, dans la forme de droit, au nom de ses souverains les Rois catholiques[1]. En même temps on plantait l'étendard de la Croix, entonnant un chant sacré pour glorifier le Seigneur[2]. Le pays était désert, couvert d'arbres épais, quelques-uns à fruits. Plusieurs personnes eurent l'imprudence de goûter à l'un d'eux parfumé et ressemblant aux pommes d'Europe : c'était des mancenilles, violent poison, fruit du mancenillier. Elles faillirent en mourir. Comme il était déjà tard, on retourna à bord des vaisseaux après être resté à terre deux heures environ.

Le navire envoyé à la découverte revint rejoindre la flotte pendant la nuit. Il rapporta qu'il existait dans l'autre grande île, située à 7 ou 8 lieues, un mouillage convenable et qu'elle était habitée : on y avait aperçu des cases et des hommes.

Colomb fit appareiller le lendemain matin, 4 novembre, et s'y rendit. A mesure qu'on avançait le pays se dessinait. « Nous y arrivames, dit le docteur Chanca[3], du côté d'une grande montagne qui semblait vouloir s'élever jusqu'au ciel, et au milieu de laquelle était un pic plus haut que le reste de la montagne, et duquel coulaient des

[1] On sait que le Pape Innocent VIII, en souvenir de l'expulsion des Maures du territoire espagnol, donna ce titre de *Rois Catholiques* à Leurs Majestés Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille.

[2] Voir dans Claudio Clemente les *Tables chronologicas de los descubrimientos*.

[3] Ouvrage déjà cité.

sources d'eau vive de divers côtés, surtout de celui par lequel nous étions venus. A la distance de 3 lieues ces sources ressemblaient à un jet d'eau qui se précipitait de si haut, qu'il semblait tomber du ciel, et qui paraissait aussi gros qu'un bœuf : on le voyait de si loin, qu'il y eût dans les vaisseaux plusieurs paris à ce sujet ; les uns disaient que c'étaient des roches blanchies, et les autres que c'était de l'eau. Dès que nous arrivâmes plus près, on reconnut ce que c'était en réalité ; et c'était la chose la plus belle du monde à voir de quelle immense hauteur ce jet d'eau se précipitait et son énorme grosseur, malgré la petitesse du lieu d'où il sortait. » Ce coup d'œil est en effet ravissant ; et ceux qui connaissent cette partie de la Guadeloupe reconnaissent bien par cette description le *sault du Carbet,* rivière de la commune de la Capesterre[1].

Colomb baptisa cette île du nom de *Santa Maria la Guadalupa* (Guadeloupe), non comme l'ont prétendu Lacour[2] et autres, à cause de sa ressemblance avec la *Sierra Guadalupa,* en Estramadure ; mais bien comme le précise don Fernand Colomb « parce qu'il avait promis à des religieux d'Espagne de donner le nom de leur couvent à la première terre qu'il découvrirait[3]. » Il remplit fidèlement sa promesse. Cet ancien et célèbre couvent de Hieronymites de Saint-Just, dans lequel s'était retiré le grand navigateur et où mourut Charles-Quint, est situé au pied de la Sierra de Guadalupe[4]. Fondé au XIVe siècle, il possède dans sa vaste église à trois nefs une image très vénérée de Notre-Dame de la Guadalupe. La Sierra de Guadalupe est devenue fameuse « par son lieu de pèlerinage, jadis très fréquenté, et par la Vierge miraculeuse pour laquelle les Estremeños et les Indiens chrétiens de l'Amérique espagnole professent une grande vénération[5]. »

[1] Dans son ouvrage déjà cité, Don Fernand Colomb parle en outre d'un jet d'eau de mer remarquable, le *Souffleur*. « Avant que d'y arriver, ils virent à 3 lieues un rocher fort haut et en pointe, d'où il sortait quantité d'eau, qui faisait un si grand bruit en tombant, qu'ils l'entendaient des vaisseaux. » Il existe plusieurs de ces jets d'eau sur les côtes guadeloupéennes.

[2] *Histoire de la Guadeloupe, vol. 1er, p. 21.*

[3] *Vie de Christophe Colomb par son fils Fernand Colomb*, chap. XLVI.

[4] Chaîne de montagnes de la province de Caceres (Estramadure, Espagne centrale.)

[5] *Nouveau dictionnaire de géographie universelle* par Vivien de Saint-Martin, tome 2. — Il existe à 4 kilom. de Mexico (Mexique) un pèlerinage fameux sous le nom de *Nuestra Señora de Guadalupe.*

En arrivant dans les eaux de cette île, l'amiral ordonna à une caravelle légère de la côtoyer pour y chercher un port. Après avoir parcouru environ deux lieues de côtes, on trouva un mouillage convenable, où toute la flotte jeta l'ancre[1]. C'est le capitaine de cette même caravelle qui, descendant à terre dans sa chaloupe, fut le premier européen qui foula le sol de la Guadeloupe. Voyant des cases de forme ronde, il y entra ; mais à la vue des Espagnols les habitants, entièrement nus, les avaient abandonnées et s'étaient enfuis précipitamment dans les bois[2]. Il vit ça et là du coton filé et prêt à l'être, des haches en pierre, des idoles en bois sculpté, des vivres, des perroquets, et, ce qui le glaça d'horreur ainsi que ses hommes, des ossements humains. Il prit un peu de tout cela qu'il apporta à Colomb. Celui-ci reconnut, d'après les renseignements qu'il avait recueillis à son précédent voyage, qu'il était bien dans les îles *Caribes* (Caraïbes), peuplées d'antropophages, et que c'était bien ces îles, les plus rapprochées de l'Espagne, qu'il cherchait et qu'il supposait être au vent de la grande île *Hispaniola* (Saint-Domingue), dans laquelle il avait laissé ses gens lors de son premier voyage dans le Nouveau monde.

L'île parut aux navigateurs avoir 25 lieues de longueur. Une partie était montagneuse, couverte de grands arbres, et l'autre plate. Sur divers points du rivage, ils virent quelques peuplades ; mais les indigènes fuyaient à l'approche des barques européennes.

Le lendemain, au point du jour, l'amiral expédia à terre un détachement avec mission d'étudier le pays et de lui rapporter quelques indices sur les habitants de ces contrées. La troupe se divisa en deux : une partie s'enfonça dans les bois et s'égara : elle ne reparut que quatre jours après, alors qu'on la croyait prisonnière de ces cannibales ; l'autre se répandit ça et là, s'empara d'abord d'un jeune garçon d'environ 14 ans, qu'un sauvage tenait par la main et qu'il lâcha pour fuir. Elle prit aussi plusieurs femmes, dont quelques-unes vinrent

[1] Ce devait être les anses de Saint-Sauveur, du Carbet ou du Marigot, ou, plus probablement, celle plus au Nord, de Sainte-Marie.

[2] Don Fernand Colomb (déjà cité) dit : « ils n'avaient laissé que quelques petits enfants, à qui ils avaient attaché des sonnettes pour les faire revenir quand nous serions partis. » Le docteur Chanca ne parle ni de ces enfants, ni de leurs sonnettes. Elles étaient d'ailleurs inconnues des sauvages. Mais ils pouvaient avoir des grelots de leur façon.

d'elles-mêmes à nos Espagnols. Quelques insulaires s'avançaient sur la côte avec crainte et curiosité pour voir la flotte; mais ils se sauvaient dès qu'ils apercevaient les Européens. On put cependant par ruse en saisir deux. Quant aux femmes, on en eut une vingtaine. On prit aussi sans difficulté quelques jeunes garçons. On finit par savoir qu'ils étaient des prisonniers devenus esclaves, ainsi que la plupart des femmes, et qu'ils préféraient un sort inconnu à celui qui leur était réservé.

On leur demanda le nom des habitants de ces îles; ils répondirent: *Caribes* (Caraïbes). Et l'on sut plus tard que ces cannibales ne cessaient de faire la guerre aux habitants des autres îles et que leurs prisonniers hommes étaient mangés par eux; mais qu'ils gardaient les femmes pour en faire leurs esclaves ou leurs maîtresses si elles étaient jeunes, et les garçons pour les castrer et les manger dès qu'ils arrivaient à l'âge de l'adolescence.

On trouva dans les cases de ces insulaires, lesquelles étaient en bois et de forme ronde et cônique, des crânes humains suspendus aux poutres, des couvertures de coton filé et bien tissées, des vases en terre et dans l'un d'eux un cou humain qui cuisait. Les hommes, en petit nombre, car beaucoup, leur dit-on, étaient à guerroyer dans les îles voisines, et les femmes, étaient entièrement nus. Celles-ci se serraient les mollets avec 2 anneaux de coton tissé, l'un au-dessous du genou, l'autre au-dessus de la cheville, strangulant ainsi le mollet, qui devenait énorme, signe de beauté chez elles.

Colomb resta une semaine à la Guadeloupe, que les Caraïbes appelaient *Turuquiéra*[1]. Ils nommaient la Dominique *Ceyre* et Marie Galante *Ayay*.

[1] Le R. P. Raymond Breton, un des quatre religieux faisant partie de la colonie fondatrice de la Guadeloupe, dans son *Dictionnaire caraïbe-français* publié seulement en 1665, dit que la Guadeloupe proprement dite s'appelait *Caloucaéra*, et la Grande Terre *Couchaàlaoüa*, Marie Galante *Aïchi* et les Saintes *Caàroucaéra*. Le R. P. du Tertre (*Histoire générale des îles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe*, etc. — *1654*), qui vint à la Guadeloupe trois ans après le R. P. Raymond Breton, dit qu'elle s'appelait *Kurukéra*. Selon le R. P. de Rochefort (*Histoire naturelle et morale des Antilles de l'Amérique — 1658*), ce serait *Carucueira*. Il est à remarquer que les RR. PP. Raymond Breton, de Rochefort et Mathias du Puis (*Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Gardeloupe — 1652*), écrivent *Gardeloupe*. Ce serait donc ainsi que les premiers colons appelaient cette île. (?)

Le grand navigateur quitta la Guadeloupe le dimanche 10 novembre pour continuer sa route vers *Hispaniola*. Après avoir contourné la partie Sud de l'île, laissant à sa gauche le groupe d'îlots des Saintes[1] et remontant vers le Nord, il découvrit la petite île déserte de *Monserrat*, située à 2 lieues environ de la Guadeloupe. Le calme empêchant les navires d'avancer, ce ne fut que le soir qu'on aperçut une autre île, que Colomb appela *Santa Maria la Redonda* (La Rotonde), à cause de sa forme[2]. Cette nuit-là, la sonde indiquant des bas-fonds, il fallut jeter l'ancre près de cette île pour ne pas toucher ou être jeté à la côte. Au petit jour on appareilla et l'on vit une autre île assez grande *Santa Maria la Antigua* (Antigue)[3]. Poursuivant sa route Colomb arriva, un autre jour, vers l'heure du dîner, à une île (Saint-Martin)[4] d'un bel aspect et qui devait être habitée, puisqu'on y voyait des terres cultivées. Il y mouilla et envoya à terre un canot équipé pour informations. En revenant à bord où il emmenait cinq ou six femmes et plusieurs enfants, tous captifs des Caraïbes et dont on s'était emparé sans difficulté, le canot espagnol passa près d'un *oucouni* (canot caraïbe) dans lequel se trouvaient quatre hommes, deux femmes et un enfant sauvages. Ceux-ci étaient si absorbés, si étonnés de voir les vaisseaux européens, qu'ils n'aperçurent point l'embarcation qui venait sur eux pour les saisir. Ils firent alors tous leurs efforts pour fuir ; mais il était trop tard, la retraite leur devenant impossible. Ils saisirent leurs armes, c'est-à-dire leurs arcs et leurs flèches, et hommes et femmes se battirent courageusement et blessèrent même deux Espagnols. Leur canot ayant chaviré, ils se sauvèrent à la nage, sauf un qu'on avait blessé, qu'on mena à bord et qui y mourut. La flotte partit le lendemain et arriva le 14 novembre à Sainte-Croix[5]. De là elle se rendit à Saint-Domingue, où Colomb apprit avec dou-

[1] Les historiens français disent donc à tort que Christophe Colomb donna le nom des Saintes à ces îlots parce qu'il les découvrit le jour de la Toussaint. La même erreur, comme nous l'avons déjà vu, s'est perpétuée au sujet de la *Désirade*. Chanca ne parle pas de cette dernière île dans sa lettre, déjà citée, et don Fernand Colomb non plus.

[2] D'après don Fernand Colomb (déjà cité), les gens du pays l'appelaient *Ocamavire* et selon le R. P. Raymond Breton (déjà cité), *Ocanamaintou*.

[3] D'après don Fernand Colomb les sauvages la nommaient *Giamaica*.

[4] Appelée par les Caraïbes *Oüalichi*, d'après le R. P Raymond Breton.

[5] Appelée *Iahi* par les Caraïbes, d'après le R. P. Raymond Breton.

leur que les Espagnols qu'il y avait laissés à *Monte Cristi*, lors de son premier voyage, avaient été massacrés par les sauvages.

En s'en retournant en Espagne pour se justifier des fausses accusations portées contre lui à la Cour, Colomb s'arrêta à la Guadeloupe le 10 avril 1496[1]; mais, cette fois, il fut mal reçu des Caraïbes, qui firent pleuvoir des flèches sur les Espagnols; ce qui l'obligea à se défendre contre eux. Épouvantés par l'artillerie espagnole les indigènes se sauvèrent précipitamment. On leur fit voir ensuite qu'on ne leur voulait aucun mal et qu'on désirait seulement s'approvisionner d'eau, de bois et de vivres. Alors la paix fut faite et on leur offrit des présents. Colomb en repartit le 20, emmenant dix femmes sauvages, dont celle d'un Canique et ses trois enfants, qui le suivirent volontairement, d'après Fernand Colomb[2].

Depuis, la Guadeloupe fut visitée de temps en temps par les galions espagnols, qui venaient, en passant, y faire leur provision d'eau[3]; mais elle ne fut habitée définitivement et par les Français qu'en 1635, c'est-à-dire près d'un siècle et demi après sa découverte.

[1] Don Fernand Colomb (déjà cité) dit : « Il mouilla le 3me d'avril près de celle (île) qu'on appelait Marigalante, et alla le lendemain à la Guadeloupe. » — Colomb n'avait avec lui que deux vaisseaux : Sainte-Croix et Le Petit.

[2] D'après d'autres auteurs ce serait deux femmes seulement.

[3] Selon M. le chef de bataillon du génie Pardon *(La Guadeloupe depuis sa découverte jusqu'à nos jours — 1881)*, l'Espagne, vers 1515, aurait organisé une expédition de trois navires, sous les ordres de Ponce de Léon, qui devait se rendre maître de la Guadeloupe et autres îles ; mais elle aurait échoué, la maladie ayant forcé le commandant de l'expédition d'abandonner son projet de s'établir à la Guadeloupe.

Il ajoute qu'en 1523 une mission pour les Antilles se serait formée en France et qu'une partie des missionnaires était destinée à la Guadeloupe. Ceux-ci, d'abord assez bien reçus, auraient été plus tard massacrés par les naturels du pays.

Nous avons vu autre part qu'en 1603 six dominicains avaient été massacrés à la Guadeloupe par les Caraïbes et six autres l'année suivante.

Il paraîtrait aussi que le 20 août 1625, Thomas Gage, allant au Mexique et s'étant arrêté à la Guadeloupe pour y faire de l'eau, aurait d'abord été bien accueilli par les Caraïces, qui lui auraient ensuite tué dix-sept hommes, dont deux jésuites, et blessé beaucoup de monde, entre autres trois jésuites.

Nous nous contentons de citer ces faits, que nous n'avons pu contrôler.

CHAPITRE II.

TOPOGRAPHIE DE LA GUADELOUPE ET DE SES DÉPENDANCES. — LEURS FORMATIONS TERRESTRES, ETC.

La Guadeloupe est située entre 15° 57'-16° 31' de latitude N. et 63° 30'-64° 9' de longitude O. du méridien de Paris [1]. Elle est à 40 kilom. N. N. O. de la Dominique; à 55 kilom. S. E. de Montserrat [2], et à 64 kilom. S. d'Antigues, îles anglaises. Elle est divisée en deux îles, séparées par un bras de mer appelé la *Rivière salée* [3], qui est sinueux et peu profond, 5 mètres au plus vers son centre; ce qui l'empêche d'être navigable pour les navires même d'un faible tirant d'eau [4]. Sa longueur est de 4 à 5 kilom. et sa largeur varie entre 30 et 120 mètres ; ses deux embouchures aboutissent à 2 baies: celle du N. s'appelle le *Grand cul de sac* et celle du Midi le *Petit cul de sac*. Ces 2 îles sont de formes différentes : la partie située à l'E., que l'on appelle Grande Terre, est triangulaire, et la partie à l'O., nommée Guadeloupe proprement dite ou Basse-Terre, est elliptique. Les 2 îles

[1] *Carte générale de la Guadeloupe* levée en 1867, 1868 et 1869 par MM. E. Ploix ingénieur hydrographe de la Marine, et Caspari, s. ingénieur hydrographe, publiée au Dépôt des cartes et plans de la Marine, en 1875, sous le N° 1488. Ces chiffres sont donc officiels. Nous puiserons à la même source pour les dépendances de la Guadeloupe.

Selon Boyer Peyreleau *(Les Antilles françaises etc.)* et l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, ce serait entre 15° 59' 30" et 16° 40' de latitude N. et 63° 20' et 64° 9' de longitude occidentale, méridien de Paris. D'après l'auteur des *Souvenirs des Antilles* (2me vol.), ce serait : longit. occi. 63° 22', 64° 13' ; latit. 15° 17', 16° 39'. L'*Atlas colonial* de Henri Mager dit : 16° 14' 12" — 14° 59' 30" de lat. N. et 64° 4' 22" — 63° 51' 30" de longi. O. Enfin d'après le *Nouveau dictionnaire de géographie universelle* de Vivien de St-Martin (1884), l'île serait comprise entre environ 15° 57' — 16° 31' lati. N. et 63° 32' — 64° 9' longi. O. C'est le plus exact.

[2] D'après Moreau de Jonnès *(Histoire physique des Antilles françaises)* il n'y aurait que 8 lieues.

[3] Les Caraïbes la nommaient *Aboucouto*. Ils appelaient une rivière *tona*, son embouchure *tiouma* et le haut de la rivière *lichitoconnê tona*.

[4] Par suite de travaux faits par l'Administration la Rivière salée est devenue naviguable pour un petit bateau à vapeur qui fait 2 fois par semaine le service entre la Basse-Terre et la Pointe à Pitre.

réunies ont 444 kilom. de circonférence[1]. Elles ont 20 lieues de l'E. à l'O. et 18 du N. au S. et leur superficie totale est de 1602 kilom. carrés. En y comprenant ses Dépendances immédiates : 1795 ; et en y ajoutant les îles de St-Martin et de St-Barthélemy, on arrive au total de 1868 kilom. carrés.

Le portour de la Grande Terre est de 264 kilom. Elle a 34 kilom. du N. au S. et sa superficie est de 656 kilom. carrés. Ses côtes sont en grande partie garnies de récifs de coraux. Son terrain est calcaire, plat et parsemé de mornes ou mamelons peu élevés, ce qui la prive de cours d'eau. « Sur le littoral de la Grande Terre, dit notre savant compatriote Ch. Ste-Claire Deville, et même sur le plateau calcaire intérieur, on est presque assuré de trouver de l'eau en fonçant un puits jusqu'au niveau de la mer. Cette eau n'est pas salée ; elle est saumatre, mais potable ; elle sert partout aux animaux, et dans une foule de localités les hommes la boivent dans les temps de sécheresse. Elle provient, sans aucun doute, de l'infiltration des eaux pluviales à travers le calcaire poreux du pays, lesquelles, trouvant une couche argileuse inférieure, forment, par place, des nappes souterraines à quelques pieds au-dessous du sol. » Elle est en partie boisée, d'un sol fertile et d'un aspect verdoyant. De forme triangulaire, comme nous venons de le dire, ses trois angles forment : au N. la pointe de la Grande Vigie ; à l'E. la pointe des Châteaux, dont les falaises ont plus de 40 mètres de hauteur ; et à l'O. la partie marécageuse regardant le Petit cul de sac et dans laquelle sont la ville et le port de la Pointe-à-Pitre. Originairement la Grande Terre possédait des salines, dont les plus importantes se trouvaient dans le quartier formant aujourd'hui la commune de St-François.

La Basse-Terre ou Guadeloupe proprement dite a 46 kilom. de longueur du N. au S. et 23 kilom. de largeur moyenne de l'O. à l'E. et 27 kilom. de la pointe Ferry à la Rivière salée. Sa superficie est de 946 kilom. carrés[2]. Son sol est très fertile. D'un terrain entièrement

[1] *Annuaire de la Guadeloupe et dépendances pour 1877*, auquel nous avons eu recours plus d'une fois ; car il a été fait avec soin par l'Administration locale. D'après Lacour (*Histoire de la Guadeloupe*, vol. 1er, p. 21) ce ne serait que 340 kilom. et Moreau de Jonnès (déjà cité) dit « environ 115 lieues carrées »

[2] L'*Encyclopédie du* XIXe *siècle* dit 82.289 hectares. Elle ajoute que son périmètre est de 120 à 140.

volcanique, elle est formée par 4 grands foyers : la Grosse Montagne au N. O., dont l'aire circulaire a un diamètre de près de 20.000 mètres; les Deux Mamelles au centre, dont le rayon a 12.000 mètres ; vers le S. la Soufrière et le Houëlmont (800 mètres.) Cette chaîne de montagnes, située au centre de l'île, court dans sa longueur du N. au S. Ses autres points culminants sont : au N. de la Soufrière, les mornes Sans Toucher (1480 mètres) [1], Gouyavier (957 m.) [2], Caraïbe (698 m.) [3], etc. ; à l'O. les mornes d'Osteau, Louis, Piment, etc. Les extrémités de son ellipse sont : au N. la pointe Allègre et au S. la pointe Launay ou du Vieux Fort. La montagne de la Soufrière est la plus élevée de toutes: son altitude est de 1557 mètres [4]. Son cône de trachyte, surmonté de 2 pitons, forme à sa base un immense cirque de dolérite et le rayon de cette base est de 10 à 12.000 mètres. C'est du cratère de cette solfatare et de son plateau supérieur que s'échappent de nombreuses fumerolles lançant bruyamment des vapeurs sulfureuses brûlantes. La soufrière a encore au-dessous d'elle des points culminants : l'Échelle, la Tête du Palmiste, la Grande Découverte, la Magdeleine, etc. Grâce à ses montagnes la Guadeloupe proprement dite est arrosée par de nombreuses rivières poissonneuses, dont quelques-unes sont en partie navigables ; mais la plupart ne sont que des torrents. Elle possède aussi des sources d'eau thermale, dont celles de Bouillantes s'élèvent à plus de 80 degrés.

La température moyenne de la Guadeloupe est de 27 à 28 degrés centigrades. L'état hygrométrique est en moyenne de 86° 3 et la pression atmosphérique, au baromètre, de 764^{m} 93. [5]

Les dépendancess de la Guadeloupe sont : Marie Galante, les Saintes, la Désirade, St-Martin et St-Barthélemy.

Marie Galante, la plus importante de toutes, est située entre 15° 51'-16° 1' de latitude N. et entre 63° 31'-63° 40' de longitude O. du méri-

[1] D'après Vivien de St-Martin, déjà cité.

[2] D'après Moreau de Jonnès, déjà cité.

[3] *Idem.*

[4] Selon Moreau de Jonnès (*Histoire physique des Antilles françaises*, p. 155) ce ne serait que 1437 mètres, et d'après Vivien de St-Martin (déjà cité), 1484 m. F.L'Herminier (*Réflexions géologiques sur les volcans, etc.*) dit : « Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer, observée barométriquement et trigonométriquement, prend une moyenne de 735 toises 816. »

[5] D'après Moreau de Jonnès, déjà cité.

dien de Paris[1]. Elle est à 6 lieues de la Grande Terre et à 8 lieues de la Guadeloupe proprement dite[2]. De formation calcaire et de forme circulaire, elle mesure 83 kilom. de circonférence, et son diamètre du N. au S. est de 6 kilom. Elle est plate : son point le plus culminant n'a que 200 mètres d'altitude. Elle ne possède que deux rivières : le Vieux fort et St-Louis, et quelques ruisseaux, qui tarissent dans la saison sèche. Sa côte sous le vent est plate ; mais au vent, c'est-à-dire à l'E., elle forme des falaises à pic, qui servent de repaire à une multitude d'oiseaux marins.

Les Saintes forment un groupe d'îlots situé à 19 kilom. au S. E. de la pointe du Vieux Fort de la Guadeloupe[3], et entre 15° 50'-15°53' de latitude N. et 63° 53'-63° 59' de longitude O. du méridien de Paris[4]. Les deux principaux sont la *Terre de haut*, à l'E. (295 m.)[5] et la *Terre de bas* au S. O. (305 m.)[6]. Les autres sont : l'*Ilet à cabris* (94 m.)[7], entre les deux premiers et au S. ; le *Grand Ilet*, la *Coche*, *Percée* et les *Augustins*. Ces sortes de pitons conoïdes, dont l'élévation varie de 100 à 300 mètres, ont été formés par des éruptions volcaniques. La Terre de haut est composée de mornes dont le plus élevé, le *Chameau*, a une altitude de 316 mètres[8]. Il y existe une rade excellente dans laquelle les plus gros navires peuvent être à l'abri des ouragans. Cet îlot, par sa topographie, fut surnommé le *Gibraltar des Antilles*, surnom qu'il a bien justifié.

La Désirade est à 11 kilom. N. E. de la pointe des Châteaux de la Grande Terre (Guadeloupe)[9]. Elle est située entre 16° 17'-16° 21' de

[1] *Carte générale etc*, (déjà citée), n° 1.488.

[2] L'*Encyclopédie du* XIX° *siècle* dit à 20 kilom. S. de la partie O. de la Guadeloupe, et l'auteur des *Souvenirs des Antilles* la place à 10 lieues dans l'E. de la Guadeloupe, et à 6 lieues N. E. de la Dominique. Il dit aussi qu'elle a 18 lieues de circuit. Lacour (déjà cité-1er vol. p. 87) dit qu'elle n'est séparée de la Guadeloupe que par un canal de 20 kilomètres.

[3] L'*Encyclopédie du* XIX° *siècle* dit à 12 kilom. S. E.

[4] *Carte générale etc.* (déjà citée) n° 1.488.

[5] D'après Moreau de Jonnès, (déjà cité). — Il est bon de rappeler que ces mots de *haut* et *bas*, en terme de marine, signifient aux Antilles au vent (E.) et sous le vent (O.) par rapport aux vents alisés qui soufflent généralement sous les tropiques,

[6] D'après Moreau de Jonnès, déjà cité.

[7] *Ibid.*

[8] Selon Moreau de Jonnès, déjà cité, ce ne serait que 295 mètres.

[9] L'*Encyclopédie du* XIX° *siècle*, l'*Atlas colonial* de H. Mager et Lacour (déjà citée) disent 2 lieues. Vivien de St-Martin (déjà cité) dit 14 kilomètres.

latitude N. et entre 63° 20'-64° 27' de longitude O. du méridien de Paris[1]. Elle est montagneuse, bien que n'ayant que 18 kilom. de long sur 3 ou 4 de large, formant 22 kilom. de tour et 2.600 hectares de superficie. Elle est de formation madréporique. Ses mornes taillés à pic à l'O., s'abaissent doucement vers l'E.; sa plus grande altitude est de 278 mètres. De forme allongée, elle s'étend du N. E. au S. O.

Entre la Désirade et Marie Galante se trouvent les îlets de la Petite Terre appelés *Terre de haut* et *Terre de bas*. Sentinelles avancées dans la mer caraïbe, on y a placé de nos jours, à la Terre de bas, un phare de 30 kilom. de portée, qui les signale aux navigateurs.

St-Martin est situé entre 18°-18° 8' de latitude N. et entre 65° 20'-65° 31' de longitude O. du méridien de Paris[2]. Cette île est à 45 lieues N. N. O. de la Guadeloupe. Elle a près de 39 kilom. de tour et 6 lieues de longueur sur 5 de largeur[3]. Elle a de nombreux mornes dont le plus élevé a une altitude de 584 mètres 71. Son sol est très fertile. Elle possède des salines naturelles précieuses et un superbe étang très poissonneux de 2 lieues de circuit.

Enfin St-Barthélemy est à 4 lieues S. E. de St-Martin et à 30 lieues N. N. O. de la Guadeloupe, sous 17° 10'-17° 60' de latitude N. et sous 65° 5'-65° 15' de longitude O. du méridien de Paris[4]. Elle a 8 lieues de tour et elle est hérissée de mornes de formation calcaire. Son sol est aride et privé d'eau courante.

Au fur et à mesure que nous avancerons dans l'Histoire de la Guadeloupe nous parlerons aussi de ses dépendances, ne voulant pas anticiper sur les événements et pour rester dans le plan que nous avons adopté.

[1] *Carte générale de la Guadeloupe* (déjà citée) n° 1.488.
[2] *Carte générale de la marine* n° 3.423.
[3] Lacour (déjà cité vol. 1er, p. 91) dit qu'elle est à 125 kilom. N. O. de la Guadeloupe et qu'elle a 72 kilom. de circonférence.
[4] *Carte générale de la marine* (déjà citée) n° 3.423.

DU MÊME AUTEUR

BIOGRAPHIES DES GÉNÉRAUX DUGOMMIER ET GOBERT, publiées dans la *Revue historique* de mars 1886, novembre 1891, janvier et novembre 1892 et mai 1893.

Prix : 6 fr. le Numéro.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT :

BIOGRAPHIE du poète LÉONARD.
Id. du peintre LETHIÈRE.
Id. de BERNARD.

Imprim. N.-D. des Prés, Montreuil-sur-Mer. — Ern. DUQUAT, direct.